

Vague de souvenir

Stéphane Batigne

Number 77, Spring 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3453ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Batigne, S. (2004). Vague de souvenir. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (77), 10–12.

Vague de souvenir

Stéphane Batigne

Piéton anonyme parmi d'autres piétons, j'avance d'un bon pas sur ce large trottoir ensoleillé du front de mer. Sous la semelle de mes souliers de toile, le pavage bichrome noir et blanc dessine la forme stylisée d'une vague, dont la répétition à l'infini donne à celui qui s'y laisse prendre une désagréable sensation de nausée, semblable au mal de mer. Mais je ne regarde pas mes pieds ; je regarde droit devant moi, loin devant moi. Capitaine de ma vie, seul maître à bord avant Dieu, je garde mon cap à travers cette foule fluide dont je fends le flot mouvant.

Voici mon pays. Ces gens — Renato, Maria Aparecida, Zé Marcos, Sílvia —, tous ces gens sont mes amis, mes collègues, mes voisins. J'ai appris leur langue, j'ai épousé le moule de leur esprit, je suis devenu un des leurs. Lorsque je marche ainsi le long de cette rangée de gratte-ciel éblouissants de lumière qui borde la plage de Leblon, c'est avec le sentiment confortable et rassurant que rien, ici, ne m'est tout à fait étranger. Ici est ma vie, ici et nulle part ailleurs.

□

Un homme, là-bas, plus loin, à quelques dizaines de pas. Un homme se tient immobile sur ma trajectoire, les mains curieusement enfouies au fond des poches de son manteau. Un manteau par cette chaleur ! Le ridicule de son accoutrement me ferait certainement sourire si une idée fugace — aussitôt transformée en certitude inquiétante — ne m'était apparue : cet homme m'attend.

À mesure que je me rapproche de lui, un frisson glacé progresse le long de mon dos, là où la sueur a collé la chemise à ma peau. Je connais ces yeux, ces petits yeux noirs et ronds, ces billes de charbon sans éclat qui me transpercent aussi durement qu'une lame et m'attirent aussi sûrement qu'un aimant.

Nous voici face à face à présent. L'homme est plus petit que moi, plus costaud aussi. Il a le poil noir et dru des hommes d'ici, mais les traits de son visage appartiennent à un autre monde, à un ailleurs qui ne m'est pas totalement inconnu, à un avant que je croyais enfoui à jamais sous les strates de l'oubli. Avant cette ville. Avant ce pays. Avant qu'il ne me happe dans l'implacable machinerie de son quotidien. Avant qu'il ne me décharne, ne m'engloutisse, ne me digère et ne finisse par m'intégrer totalement. Combien de temps a-t-il fallu ? Vingt ans ? Vingt-cinq ans ? Au début, je tenais la comptabilité des années passées loin de chez moi. Puis ici est devenu chez moi et je n'ai plus rien compté du tout. J'ai vécu, c'est bien assez. J'ai aimé des femmes, j'ai fait des enfants, j'ai gagné de l'argent, j'en ai perdu. J'ai fait ma vie, comme on dit.

— Grégoire...

Sa bouche mince s'ouvre à peine tandis qu'il prononce mon prénom. Sa voix a changé bien sûr, elle a mué, elle s'est enrouillée, mais l'accent lourd et traînant de notre ville natale à tous les deux n'a pas faibli. Jean-Pierre.

Cet homme est mon meilleur ami d'enfance, le petit voisin avec lequel j'ai grandi. De cette banlieue sans grâce qui fut tout notre univers, des images émergent et me submergent, tour à tour anodines et percutantes. Un sac de billes multicolores acheté en commun, la tarte à la rhubarbe que cuisinait sa mère, un vol de hannetons bruissant dans la lumière jaune d'un lampadaire un soir de Saint-Jean-Baptiste. Nous étions inséparables. Jusqu'à l'adolescence, nous avons été inséparables.

Un jour j'ai quitté notre rue pour le monde, et le monde m'a avalé — j'ai su ses pays, j'ai frôlé ses peaux. Des nouvelles de Jean-Pierre me sont parvenues pendant quelques années : il est resté chez sa mère après la mort de son père ; il s'est fait embaucher par un magasin d'électronique du coin ; il ne s'est pas marié. Sans même y penser, je l'ai oublié.

□

Aveuglé par la sueur qui dégouline de son front, Jean-Pierre cligne des yeux. Des yeux plus durs qu'autrefois. Il y manque quelque chose, mais je ne saurais dire quoi. L'innocence ? L'insouciance ? La joie ? Pour l'inviter à parler — ou peut-être pour me prouver qu'il s'agit bien de lui —, je souffle son nom d'une voix aiguë et nasillarde qui sonne douloureusement. Pour seule réponse, ses lèvres se plissent en une grimace amère. Je lui tends la main, à tout hasard. Il sort la sienne de la poche de son manteau, son drôle de sourire toujours accroché au visage, et pointe une arme sur moi.

Maintenant, je le sais, il va faire feu sur mon corps si proche. Il va apaiser l'insurmontable envie de meurtre qui le lacère de l'intérieur depuis qu'un après-midi d'automne après la classe, c'était au coin de la rue des Sapins et de la rue des Châtaigniers, je l'ai toisé du haut de mon vélo rouge flambant neuf en disant : « Tu n'es qu'un petit. Tu ne seras jamais qu'un petit. »

Je m'en souviens maintenant.

L'instant d'après, je sens mes dents exploser contre le sol. Le pavage rugueux écrase ma joue tandis qu'un liquide insoupçonné s'échappe de mon corps et mêle son écume aux vagues du trottoir. L'enfance ?